

Introduction à l'économie

Quels sont les liens entre l'esprit d'entreprise, le caractère personnel et la société civile ?

Unité 8B - I, Pencil Commentaire détaillé

Leçon 2 - Moi, crayon Commentaire détaillé : La connectivité

Chaque jour, nous bénéficions d'innombrables actes de coopération. Les marchés libres encouragent la coopération, qui conduit au progrès social et à la prospérité dans une société civile. La concurrence, la spécialisation et la division du travail sont des éléments importants nécessaires à la prospérité des marchés libres. Grâce au commerce, nous sommes de plus en plus liés les uns aux autres.

Dans cette leçon, les élèves regarderont et discuteront d'une vidéo intitulée "I, Pencil Extended Commentary : Connectivité" par le Competitive Enterprise Institute. Ensuite, les élèves participeront à une discussion en classe sur la coopération et la spécialisation. Enfin, les élèves liront l'article "Markets and Freedom" de Dwight Lee et en discuteront.

Temps nécessaire : 45 min

Matériel requis : Connexion Internet, instrument d'écriture

Conditions préalables : Module 6 - Quels sont les facteurs institutionnels qui encouragent l'esprit d'entreprise ?

7.2.A - Regardez la vidéo suivante et discutez-en en vous aidant des questions ci-dessous [15 min] :

[“I, Pencil” est un essai célèbre écrit par Leonard E. Read en 1958. Il illustre de manière captivante comment un simple crayon est le résultat d’une collaboration complexe et mondiale entre des individus aux compétences variées. Si vous cherchez des commentaires étendus sur cet essai, je vous recommande de consulter la série de vidéos “I, Pencil Extended Commentary” sur YouTube¹.](#)

Voici quelques-unes des vidéos de cette série :

- **Connectivité** ([lien vers la vidéo](#)): Cette vidéo explore comment les marchés connectent les gens de différents endroits et époques grâce à la production et à la consommation d’un simple crayon. Elle met en évidence comment le commerce favorise la coopération, la conversation et la créativité entre des personnes qui ne se connaissent peut-être pas ou ne partagent rien d’autre en commun.
- **Destruction créatrice** ([lien vers la vidéo](#)): Cette vidéo se penche sur le concept de destruction créatrice, où de nouvelles innovations et technologies émergent en remplaçant les anciennes méthodes de production. Le crayon lui-même est un exemple de ce processus.
- **Commerce et spécialisation** ([lien vers la vidéo](#)): Cette vidéo explore comment le commerce et la spécialisation permettent aux individus de se concentrer sur leurs compétences spécifiques, contribuant ainsi à la production du crayon.

Ces vidéos sont animées par des universitaires et des experts qui approfondissent les thèmes abordés dans “I, Pencil”. [J’espère que cela vous aidera à mieux comprendre cet essai fascinant !](#)

Cette vidéo [I, Pencil Extended Commentary : Connectivity \(youtube.com\)](#) est en anglais uniquement et les questions de discussion ci-dessous permettront d'en savoir plus.

Questions de discussion: I, Pencil Extended Commentary : Connectivité

1. De quelle manière sommes-nous liés à d'autres personnes par le biais du commerce ? Quel est le lien avec les autres (y compris les autres dans le passé et dans l'avenir) ?

1. La coopération qui émerge sur le marché a créé des systèmes dans lesquels des millions de personnes travaillent pour le bénéfice mutuel des autres. L'histoire de *Moi, Crayon* utilise l'histoire d'un objet ordinaire pour illustrer la manière dont nous sommes tous connectés.
2. "Lorsque vous utilisez un crayon, vous n'utilisez pas seulement les connaissances et la sagesse de tous ceux qui font partie de la chaîne

d'approvisionnement aujourd'hui, vous utilisez également les connaissances et la sagesse de tous ceux qui ont contribué aux connaissances qui sont incarnées dans le crayon que nous avons." - Art Carden

3. Lorsque vous produisez, créez et échangez, vous laissez un héritage.

2. Comme indiqué dans la vidéo, que se passe-t-il lorsque les gens agissent de manière indépendante pour tout produire eux-mêmes ?

1. Le professeur Walter E. Williams explique : "Si vous regardez les choses dont nous profitons chaque jour - nos lunettes, nos voitures, notre nourriture - nous dépendons des autres. Nous ne les produisons pas nous-mêmes. Si vous voulez voir des gens indépendants, allez à Bornéo. Les habitants de Bornéo produisent leurs propres maisons, leur propre nourriture, leurs propres vêtements - mais ils sont beaucoup plus pauvres en conséquence".
2. Il est beaucoup plus long et coûteux pour une société d'avoir des gens qui produisent indépendamment tout ce qu'ils veulent consommer. Grâce à la spécialisation et au commerce, les gens produisent ce qu'ils savent le mieux faire et échangent avec d'autres. Tout le monde est relativement mieux loti parce qu'il peut passer moins de temps à travailler et consommer un éventail plus large de biens et de services qu'il ne pouvait pas consommer auparavant.

3. Quels sont les avantages, au-delà de la prospérité matérielle, dont l'auteur parle dans l'article ?

1. L'auteur explique : "Le résultat valorisé est que les acheteurs et les vendeurs se répondent les uns aux autres, deviennent plus attentifs à ce que veulent les gens autour d'eux et contribuent à créer une communauté dans laquelle leur rôle est important. Ainsi, les négociants gagnent leur vie tout en devenant dignes de leur propre estime. Les commerçants qui réussissent sont estimés et dignes d'estime parce qu'ils sont allés sur le marché avec une vision de la manière d'améliorer la situation des gens. À la fin de la journée, ils rentrent chez eux non seulement enrichis matériellement, mais aussi justifiés".
2. L'auteur estime que la division du travail et du commerce permet aux gens d'avoir une plus grande variété de biens et de services et augmente l'estime de soi des entrepreneurs.

4. Sur la coopération de qui comptez-vous pour obtenir les biens et les services dont vous profitez au quotidien ? Quelles personnes ont dû coopérer pour que vous puissiez vous nourrir et vous vêtir aujourd'hui ? Que se passerait-il sans la coopération rendue possible par le marché ?

1. Tout le monde dépend d'un réseau de coopération incroyablement complexe. Chaque fois que vous consommez un article, il dépend de la coopération de toutes les personnes qui sont impliquées dans la production des matériaux pour cet article particulier.
2. Sans cette coopération et ces échanges, chacun devrait produire lui-même chaque bien qu'il souhaite consommer. Cela prendrait énormément de temps à chaque individu. Chaque personne ne serait pas en mesure de consommer un large éventail ou une grande quantité de biens et de services.

7.2.B - Effectuez l'activité suivante et partagez vos résultats avec le groupe [15 min] :

Activité : Coopération volontaire

Nous dépendons d'un réseau de coopération incroyablement complexe. Chaque jour, nous bénéficions d'innombrables actes de coopération. La coopération est un acte qui consiste à travailler ensemble en vue d'un gain mutuel et qui présente de nombreux avantages. Le commerce est un type de coopération dans lequel les deux parties s'attendent à gagner. Cela permet aux gens de se spécialiser et de s'appuyer sur la coopération et l'échange avec d'autres personnes. Ils sont ainsi libres de développer et d'améliorer leurs compétences, d'accroître leurs connaissances et d'utiliser le luxe du temps libre pour s'engager dans d'autres activités utiles. Avec l'augmentation des échanges, les gens s'enrichissent et deviennent de plus en plus interdépendants de la coopération des autres. Le marché est un réseau interpersonnel complexe de coopération et de gain mutuel. Non seulement nous pouvons accomplir plus librement nos échanges commerciaux, mais nous prenons également le temps de développer nos talents individuels et de poursuivre nos rêves d'une vie pleine de sens. Identifiez et énumérez les personnes dont vous dépendez pour vous nourrir, vous vêtir, vous loger, vous divertir et vous éduquer. Préparez-vous à en faire part à la classe.

Biens/Services :	Coopération volontaire :
Alimentation	
Vêtements	
Abris	
Divertissement	
Éducation	
Autre	

7.2.C - Lisez l'article suivant et répondez aux questions ci-dessous [15 min] :

Il s'agit d'un podcast de Dwight Lee (FEE.org), en anglais uniquement.

fee.org/wp-content/uploads/ebooks/20130926_marketsfreedom.mp3

Veuillez consulter les questions de discussion ci-dessous pour mieux comprendre le podcast.

"La coopération sociale qui émerge dans les marchés libres permet la spécialisation dont dépend la prospérité. Nous serions bien plus pauvres sans la spécialisation qui n'est possible que lorsqu'un grand nombre de personnes peuvent coordonner leur production et leur consommation par le biais des échanges sur le marché. Mais le bénéfice de la liberté est encore plus important que la richesse matérielle que nous procure le marché".

Questions à débattre : Marchés et liberté

1. Quelle est l'importance de la liberté économique dans une économie complexe où les gens sont liés par le commerce ?

1. Les gens peuvent se communiquer leurs coûts avec précision, entrer et sortir du marché comme ils le souhaitent et acheter des biens et des services à des prix mutuellement acceptables. Dwight Lee explique : "Détruire la liberté, c'est détruire les flux d'informations qui sont l'essence même des économies de marché".
2. La liberté favorise la richesse sur le marché.

2. Qu'est-ce qui doit être en place pour que les marchés fonctionnent efficacement ?

1. Les marchés ont besoin de liberté pour permettre aux consommateurs et aux producteurs d'interagir et de communiquer des informations par le biais des prix.
2. Les marchés ont également besoin de lois pour protéger la propriété privée, sans laquelle les gens ne seraient pas incités à créer quelque chose de valeur pour le marché ou à payer pour les biens et services qu'ils consomment.

3. Quelle est la relation entre la liberté et les marchés ?

1. Dwight Lee explique que "les marchés ont besoin de la liberté et la liberté a besoin des marchés" - ils dépendent tous deux l'un de l'autre pour fonctionner. Les marchés ont besoin de liberté pour que les consommateurs et les producteurs puissent coordonner efficacement leurs actions et communiquer entre eux.

2. La liberté a besoin des marchés parce que la liberté ne peut pas fonctionner dans la société sans qu'il y ait un moyen de rendre les gens responsables de leurs actions.

7.2.D - Lisez l'article et répondez aux questions qui suivent [15 min] :

Article : [Concurrence et coopération](#) par David Boaz (FEE.org)

Les défenseurs du processus de marché soulignent souvent les avantages de la concurrence. Le processus concurrentiel permet de tester, d'expérimenter et de s'adapter en permanence à l'évolution de la situation. Il permet aux entreprises de rester en permanence à l'écoute des consommateurs. D'un point de vue analytique et empirique, nous pouvons constater que les systèmes concurrentiels produisent de meilleurs résultats que les systèmes centralisés ou monopolistiques. C'est pourquoi, dans les livres, les articles de journaux et les émissions de télévision, les défenseurs du libre marché soulignent l'importance du marché concurrentiel et s'opposent aux restrictions de la concurrence.

Mais trop de gens écoutent les louanges de la concurrence et entendent des mots comme *hostile*, *cutthroat*, ou *chien mange-chien*. Ils se demandent si la coopération ne serait pas préférable à une telle attitude antagoniste à l'égard du monde. L'investisseur milliardaire George Soros, par exemple, écrit dans le *Atlantic Monthly* : "Trop de concurrence et trop peu de coopération peuvent entraîner des inégalités et une instabilité intolérables". Il poursuit en disant que son "point principal [...] est que la coopération fait autant partie du système que la concurrence, et que le slogan "la survie du plus fort" déforme ce fait".

Il convient de noter que l'expression "survie du plus fort" est rarement utilisée par les défenseurs de la liberté et des marchés libres. Elle a été inventée pour décrire le processus d'évolution biologique et faire référence à la survie des caractéristiques les mieux adaptées à l'environnement ; elle peut s'appliquer à la concurrence entre les entreprises sur le marché, mais elle n'est certainement pas destinée à impliquer la survie des individus les plus aptes dans un système capitaliste. Ce ne sont pas les amis mais les ennemis du processus de marché qui utilisent l'expression "survie du plus apte" pour décrire la concurrence économique.

Ce qui doit être clair, c'est que ceux qui affirment que les êtres humains "sont faits pour la coopération et non pour la compétition" ne reconnaissent pas que le marché est une forme de coopération. En effet, comme nous le verrons plus loin, ce sont les gens qui sont en concurrence pour coopérer.

Individualisme et communauté

De même, les opposants au libéralisme classique n'ont pas hésité à accuser les libéraux de favoriser l'individualisme "atomistique", dans lequel chaque personne est une île en soi, qui ne cherche que son propre profit sans se soucier des besoins ou des désirs des autres. E. J. Dionne Jr. du *Washington Post* a écrit que les libertariens modernes pensent que "les individus viennent au monde en tant qu'adultes pleinement formés qui devraient être tenus responsables de leurs actions dès leur naissance". Le chroniqueur Charles Krauthammer a écrit dans une critique de l'ouvrage de Charles Murray intitulé *What It Means to Be a Libertarian* que jusqu'à l'arrivée de Murray, la vision libertarienne était "une race d'individualistes robustes vivant chacun dans une cabane au sommet d'une montagne avec une clôture de barbelés et un panneau 'No Trespassing' à l'extérieur". Je ne comprends pas comment il a pu oublier d'ajouter "chacun armé jusqu'aux dents".

Bien sûr, personne ne croit réellement au type d'"individualisme atomistique" que les professeurs et les experts aiment à tourner en dérision. Nous vivons ensemble et travaillons en groupe. On ne sait pas très bien comment on peut être un individu atomistique dans notre société moderne complexe : cela signifierait-il manger uniquement ce que l'on cultive, porter ce que l'on fabrique, vivre dans une maison que l'on construit soi-même, se limiter à des médicaments naturels que l'on extrait des plantes ? Certains critiques du capitalisme ou défenseurs du "retour à la nature" - comme Unabomber, ou Al Gore s'il pensait vraiment ce qu'il a écrit dans *Earth in the Balance* - pourraient approuver un tel plan. Mais peu de libertariens voudraient s'installer sur une île déserte et renoncer aux avantages de ce qu'Adam Smith appelait la Grande Société, la société complexe et productive rendue possible par l'interaction sociale. On pourrait donc penser que des journalistes sensés s'arrêteraient, regarderaient les mots qu'ils ont tapés et se diraient : "J'ai dû mal représenter cette position. Je devrais retourner lire les auteurs libertariens".

À notre époque, cette idée reçue - sur l'isolement et l'atomisme - a été très préjudiciable aux défenseurs du processus de marché. Nous devrions dire clairement que nous sommes d'accord avec George Soros pour dire que "la coopération fait autant partie du système que la concurrence". En fait, nous considérons que la coopération est tellement essentielle à l'épanouissement de l'homme que nous ne voulons pas seulement en parler ; nous voulons créer des institutions sociales qui la rendent possible. C'est la raison d'être des droits de propriété, d'un gouvernement limité et de l'État de droit.

Dans une société libre, les individus jouissent de droits naturels et imprescriptibles et doivent respecter leur obligation générale de respecter les droits des autres individus. Nos autres obligations sont celles que nous choisissons d'assumer par contrat. Ce n'est pas une coïncidence si une société fondée sur les droits à la vie, à la liberté et à la propriété produit également la paix sociale et le bien-être matériel. Comme l'ont

démontré John Locke, David Hume et d'autres philosophes libéraux classiques, nous avons besoin d'un système de droits pour produire une coopération sociale, sans laquelle les gens ne peuvent pas faire grand-chose. Hume a écrit dans son *Traité de la nature humaine* que les circonstances auxquelles les humains sont confrontés sont (1) notre intérêt personnel, (2) notre générosité nécessairement limitée envers les autres et (3) la rareté des ressources disponibles pour satisfaire nos besoins. En raison de ces circonstances, il est nécessaire que nous coopérions avec les autres et que nous disposions de règles de justice, notamment en ce qui concerne la propriété et l'échange, pour définir la manière dont nous pouvons le faire. Ces règles déterminent qui a le droit de décider de l'utilisation d'un bien particulier. En l'absence de droits de propriété bien définis, nous serions confrontés à des conflits permanents sur cette question. C'est notre accord sur les droits de propriété qui nous permet d'entreprendre les tâches sociales complexes de coopération et de coordination par lesquelles nous atteignons nos objectifs.

Ce serait bien si l'amour pouvait accomplir cette tâche, sans mettre l'accent sur l'intérêt personnel et les droits individuels, et de nombreux opposants au libéralisme ont proposé une vision séduisante de la société fondée sur la bienveillance universelle. Mais comme l'a souligné Adam Smith, "dans une société civilisée, [l'homme] a toujours besoin de la coopération et de l'assistance de grandes multitudes", et pourtant, dans toute sa vie, il ne pourra jamais se lier d'amitié avec une petite fraction du nombre de personnes dont il a besoin. Si nous dépendions entièrement de la bienveillance pour produire de la coopération, nous ne pourrions tout simplement pas entreprendre des tâches complexes. Se fier à l'intérêt personnel des autres, dans un système de droits de propriété bien définis et de libre-échange, est la seule façon d'organiser une société plus complexe qu'un petit village.

La société civile

Nous voulons nous associer avec d'autres pour atteindre des objectifs instrumentaux - produire plus de nourriture, échanger des biens, développer de nouvelles technologies - mais aussi parce que nous ressentons un profond besoin humain de connexion, d'amour, d'amitié et de communauté. Les associations que nous formons avec d'autres constituent ce que nous appelons la société civile. Ces associations peuvent prendre une variété étonnante de formes : familles, églises, écoles, clubs, sociétés fraternelles, associations de copropriétaires, groupes de voisinage, ainsi que les innombrables formes de la société commerciale, telles que les partenariats, les sociétés, les syndicats et les associations commerciales. Toutes ces associations répondent aux besoins humains de différentes manières. La société civile peut être définie au sens large comme l'ensemble des associations naturelles et volontaires de la société.

Certains analystes font la distinction entre les organisations commerciales et les organisations à but non lucratif, arguant que les entreprises font partie du marché et

non de la société civile ; mais je suis la tradition selon laquelle la véritable distinction se situe entre les associations coercitives - l'État - et celles qui sont naturelles ou volontaires - tout le reste. Qu'une association particulière soit créée pour faire du profit ou pour atteindre un autre objectif, la caractéristique principale est que notre participation à cette association est choisie volontairement.

Face à la confusion qui règne aujourd'hui autour de la société civile et de l'"objectif national", nous devrions nous rappeler l'argument de F. A. Hayek selon lequel les associations au sein de la société civile sont créées pour atteindre un objectif particulier, mais que la société civile dans son ensemble n'a pas d'objectif unique ; elle est le résultat spontané, non conçu, de toutes ces associations à but précis.

Le marché en tant que coopération

Le marché est un élément essentiel de la société civile. Le marché découle de deux faits : les êtres humains peuvent accomplir plus de choses en coopérant avec d'autres qu'individuellement et nous pouvons le reconnaître. Si nous étions une espèce pour laquelle la coopération n'était pas plus productive que le travail isolé, ou si nous étions incapables de discerner les avantages de la coopération, nous resterions isolés et atomistiques. Mais pire encore, comme l'explique Ludwig von Mises, "chaque homme aurait été contraint de considérer tous les autres hommes comme ses ennemis ; sa soif de satisfaire ses propres appétits l'aurait conduit à un conflit implacable avec tous ses voisins". Sans la possibilité de bénéficier mutuellement de la coopération et de la division du travail, ni les sentiments de sympathie et d'amitié, ni l'ordre du marché lui-même ne pourraient voir le jour.

Dans l'ensemble du système de marché, les individus et les entreprises rivalisent pour mieux coopérer. General Motors et Toyota sont en concurrence pour coopérer avec moi afin d'atteindre mon objectif de transport. AT&T et MCI se font concurrence pour coopérer avec moi dans la réalisation de mon objectif de communication avec les autres. En fait, ils se livrent à une concurrence si agressive pour obtenir ma clientèle que j'ai coopéré avec une autre entreprise de communication qui m'offre la tranquillité d'esprit grâce à un répondeur téléphonique.

Les détracteurs des marchés se plaignent souvent que le capitalisme encourage et récompense l'intérêt personnel. En fait, les gens ont des intérêts personnels dans n'importe quel système politique. Les marchés canalisent leur intérêt personnel dans des directions socialement bénéfiques. Dans un marché libre, les gens atteignent leurs propres objectifs en découvrant ce que les autres veulent et en essayant de le leur offrir. Cela peut signifier que plusieurs personnes travaillent ensemble à la construction d'un filet de pêche ou d'une route. Dans une économie plus complexe, cela signifie rechercher son propre profit en offrant des biens ou des services qui satisfont les besoins ou les désirs des autres. Les travailleurs et les entrepreneurs qui satisfont le mieux ces besoins seront récompensés ; ceux qui ne le font pas le découvriront

rapidement et seront encouragés à copier leurs concurrents les plus performants ou à essayer une nouvelle approche.

Toutes les organisations économiques différentes que nous voyons sur un marché sont des expériences visant à trouver de meilleures façons de coopérer pour atteindre des objectifs mutuels. Un système de droits de propriété, l'État de droit et un gouvernement minimal permettent aux gens d'expérimenter de nouvelles formes de coopération. Le développement de l'entreprise a permis d'entreprendre des tâches économiques plus importantes que celles que les individus ou les sociétés de personnes pouvaient réaliser. Des organisations telles que les associations de copropriétaires, les fonds communs de placement, les compagnies d'assurance, les banques, les coopératives de travailleurs et bien d'autres encore sont des tentatives de résoudre des problèmes économiques particuliers par de nouvelles formes d'association. Certaines de ces formes se révèlent inefficaces ; par exemple, de nombreux conglomérats d'entreprises des années 1960 se sont révélés ingérables et les actionnaires ont perdu de l'argent. Le retour d'information rapide du processus de marché incite à copier les formes d'organisation qui réussissent et à décourager celles qui échouent.

La coopération fait autant partie du capitalisme que la concurrence. Les deux sont des éléments essentiels du système simple de la liberté naturelle, et la plupart d'entre nous passons beaucoup plus de temps à coopérer avec nos partenaires, nos collègues, nos fournisseurs et nos clients qu'à être en concurrence.

La vie serait en effet méchante, brutale et courte si elle était solitaire. Heureusement pour nous tous, dans la société capitaliste, ce n'est pas le cas.

"Le marché est un élément essentiel de la société civile. Le marché découle de deux faits : les êtres humains peuvent accomplir davantage en coopération avec d'autres qu'individuellement et nous sommes capables de le reconnaître. Si nous étions une espèce pour laquelle la coopération n'était pas plus productive que le travail isolé, ou si nous étions incapables de discerner les avantages de la coopération, nous resterions isolés et atomistiques. Mais pire encore, comme l'explique Ludwig von Mises, "chaque homme aurait été contraint de considérer tous les autres hommes comme ses ennemis ; sa soif de satisfaire ses propres appétits l'aurait conduit à un conflit implacable avec tous ses voisins". Sans la possibilité de bénéficier mutuellement de la coopération et de la division du travail, ni les sentiments de sympathie et d'amitié, ni l'ordre du marché lui-même ne pourraient voir le jour. Dans l'ensemble du système de marché, les individus et les entreprises rivalisent pour mieux coopérer".

Questions à débattre :Concurrence et coopération

1.Comment le marché encourage-t-il la coopération ?

1. David Boaz explique que "le marché est un élément essentiel de la société civile. Le marché découle de deux faits : les êtres humains peuvent accomplir davantage en coopération avec d'autres qu'individuellement et nous sommes capables de le reconnaître. Si nous étions une espèce pour laquelle la coopération n'était pas plus productive que le travail isolé, ou si nous étions capables de discerner les avantages de la coopération, nous resterions isolés et atomistiques".
2. Le marché encourage les entreprises à se faire concurrence pour coopérer avec les consommateurs. Le marché encourage également les gens à se coordonner entre eux, ce qui leur permet d'obtenir de meilleurs résultats, d'avoir plus de temps libre et de consommer une plus grande variété de biens et de services.

2.Quels sont les avantages de la concurrence sur le marché ?

1. David Boaz explique : "Les défenseurs du processus de marché soulignent souvent les avantages de la concurrence. Le processus concurrentiel permet de tester, d'expérimenter et de s'adapter en permanence à l'évolution de la situation. Il permet aux entreprises de rester en permanence à l'écoute de leurs clients".
2. La concurrence profite aux consommateurs parce que les entreprises sont obligées de s'améliorer constamment pour offrir aux consommateurs les prix les plus bas, la meilleure gamme de biens et de services, un bon service à la clientèle, etc.
3. Elle favorise également la productivité et encourage la répartition des ressources en fonction de leur utilisation la plus utile.

Récapitulatif de la leçon

- Tout le monde s'appuie sur un réseau de coopération incroyablement complexe. Chaque fois que vous consommez un article, il repose sur la coopération de toutes les personnes impliquées dans la production des matériaux nécessaires à cet article.
- "Les marchés ont besoin de la liberté et la liberté a besoin des marchés" - ils dépendent tous deux l'un de l'autre pour fonctionner.
- "Lorsque vous utilisez un crayon, vous n'utilisez pas seulement les connaissances et la sagesse de tous ceux qui font partie de la chaîne

d'approvisionnement aujourd'hui, vous utilisez également les connaissances et la sagesse de tous ceux qui ont contribué à la connaissance qui est incarnée dans le crayon que nous avons". - Art Carden

- Lorsque vous produisez, créez et échangez, vous laissez un héritage.
- Les différences de croissance économique s'expliquent par des différences dans les dispositions institutionnelles, les incitations à l'investissement et l'ouverture des marchés au commerce.

Ressources complémentaires

Article: [Le cas de la coopération privée volontaire \(fee.org\)](http://fee.org) par Michael Munger (FEE.org)

"Ce "sentiment de solidarité" est la société - une société humaine naturelle, volontaire et sans contrainte. Nous n'avons pas besoin de nations, ni de drapeaux ou d'armées pour être prospères. Tout ce dont nous avons besoin, c'est d'une coopération privée volontaire et du sentiment de solidarité et d'interdépendance prospère qui naît de la créativité humaine libérée".

Lorsque je présente aux étudiants de Duke ma version de l'argument en faveur de la liberté, ils se moquent souvent : "Si c'est vrai, comment se fait-il que je ne l'aie jamais entendu auparavant ?" J'essaie d'être conciliant. Je propose aux enfants d'envoyer un message à leurs parents. Ils doivent poursuivre en justice ces lycées privés d'élite pour ne pas les avoir éduqués, ne serait-ce qu'aux bases du fonctionnement des sociétés et des raisons pour lesquelles tant de sociétés ne fonctionnent pas.

D'accord, ce n'est pas très conciliant. Et ma réponse a reçu un accueil mitigé, dans le meilleur des cas.

Mais c'est la vérité. Comment se fait-il que certains des jeunes les plus instruits du monde n'aient jamais entendu la version concise de l'argument en faveur de la coopération privée volontaire ? Je souhaite présenter ici la version que j'ai trouvée la plus utile. Et par "utile", je veux dire profondément déstabilisante pour ceux qui l'entendent pour la première fois.

Les "marchés" ne sont pas la question

Pour commencer, l'argument en faveur de la liberté n'est pas un argument en faveur des "marchés". La dichotomie marché/État a été imaginée par des sociologues allemands au XIXe siècle. N'y adhérez pas, c'est une camisole de force rhétorique et, de toute façon, ce n'est pas notre meilleur argument.

La question est de savoir comment atteindre au mieux les innombrables avantages de la coopération privée volontaire, ou CPV. Les marchés en font partie, ils sont un moyen utile d'atteindre la prospérité, mais une variété d'autres arrangements sociaux émergents - plus justement considérés sous la rubrique "société" - sont également cruciaux pour la prospérité.

Le premier argument que j'entends généralement, en particulier de la part de personnes qui entendent parler du programme VPC pour la première fois, est le suivant : "Si les marchés sont si formidables, pourquoi la majeure partie du monde est-elle pauvre ?" *Le problème est que la pauvreté n'est pas ce qu'il faut expliquer.* La pauvreté est ce qui se produit lorsque des groupes de personnes ne parviennent pas à coopérer ou sont empêchés de trouver des moyens de coopérer. La coopération est inscrite dans nos gènes ; la capacité d'être social est une grande partie de ce qui fait de nous des êtres humains. Il faut des actions menées par des acteurs puissants tels que les États, ou des accidents cruels tels que de profondes animosités historiques ou ethniques, pour empêcher les gens de coopérer. Partout, si les gens sont prospères, c'est parce qu'ils coopèrent, qu'ils travaillent ensemble. Si les gens sont désespérément pauvres, c'est parce qu'ils sont privés de certains des moyens de coopérer, des institutions permettant de réduire les coûts de transaction des CPV décentralisés.

Oublions donc l'explication de la pauvreté. Nous devons nous efforcer de comprendre la *prospérité*.

Il y a deux raisons pour lesquelles le CPV est au cœur de la prospérité et de l'épanouissement de l'humanité.

1. L'échange et la coopération : Si chacun de nous a une pomme et une banane, et que j'aime la tarte aux pommes et que tu aimes la tarte à la crème à la banane, chacun de nous peut améliorer son sort en coopérant. Je te donne une banane, tu me donnes une pomme, et le monde est meilleur. Et le monde est meilleur même si la taille totale de nos tartes ne change pas. La quantité totale de pommes et de bananes est la même, mais chacun d'entre nous est plus heureux.

Mais il n'y a aucune raison de fétichiser l'échange. (Il s'agit de la dichotomie "marchés contre société/État" ; il ne s'agit pas ici de céder à la facilité). L'idée maîtresse de James Buchanan, lauréat du prix Nobel, est que les accords de coopération entre groupes de personnes ne sont rien d'autre que "la politique en tant qu'échange". Les formes d'échange non marchand, dans lesquelles nous coopérons pour atteindre des objectifs dont nous convenons tous qu'ils sont mutuellement bénéfiques, peuvent être encore plus importantes que les échanges marchands. Se regrouper pour assurer une protection collective et tirer pleinement parti d'institutions émergentes telles qu'une

langue, des droits de propriété et une monnaie sont autant d'outils puissants de la CPV.

Si nous coopérons, nous pouvons utiliser beaucoup mieux les ressources existantes en les réorientant vers des usages que les gens apprécient davantage. Ainsi, même si nous n'envisageons la coopération que dans un sens statique, avec un gâteau fixe, nous nous portons tous mieux si nous coopérons. La coopération n'est qu'une forme de partage, tant que chaque accord de coopération est volontaire. Le seul moyen pour que vous et moi soyons d'accord avec un nouvel arrangement est que chacun d'entre nous y trouve son compte.

2. *Avantage comparatif/division du travail*: Cependant, nous ne devons pas nous contenter d'une meilleure utilisation d'un gâteau statique. En travaillant ensemble et en devenant plus dépendants les uns des autres, nous pouvons également agrandir le gâteau. Il n'y a aucune raison de penser que chacun d'entre nous est bien placé pour produire les choses qu'il aime. Et même si nous le sommes, nous pouvons en produire davantage en travaillant ensemble.

Rappelez-vous, j'aime les pommes et vous aimez les bananes. Mais je vis sur une terre tropicale, dans un climat chaud qui rend la production de pommes difficile. Vous vivez dans un endroit beaucoup plus frais, où la culture de vos bananes préférées serait prohibitive. Nous pouvons nous spécialiser dans ce que nous savons faire de mieux. Je cultive des bananes, tu cultives des pommes et nous faisons du commerce. La spécialisation nous permet d'accroître la variété et la complexité des résultats mutuellement bénéfiques.

Le concept d'"avantage comparatif" de David Ricardo montre que les deux parties sont mieux loties si elles se spécialisent, même s'il semble que la personne la moins productive ne peut pas être compétitive. La raison en est que les coûts d'opportunité de l'action sont différents ; c'est tout ce qu'il faut pour qu'il y ait des avantages potentiels à la coopération.

Mais il n'y a aucune raison de fétichiser l'avantage comparatif. En fait, les véritables exemples d'avantages comparatifs déterministes sont rares. Le véritable pouvoir de la spécialisation provient de la division du travail ou des énormes économies d'échelle qui découlent de la synergie. La synergie peut résulter de l'amélioration de la dextérité, de la conception des outils et de l'investissement en capital dans un processus de production composé de nombreuses petites étapes dans une chaîne de production, ou d'innovations, en utilisant l'imagination de l'entrepreneur pour voir plus loin. La synergie n'est pas créée par le type d'accidents déterministes liés au climat, à la qualité du sol ou aux caractéristiques physiques de la terre qui obsèdent les économistes. La production de laine et de port dépend de l'emplacement ; l'ingéniosité humaine peut créer une synergie partout où la division du travail peut être encouragée.

Tous les gains dynamiques importants de l'échange sont créés par l'action humaine, par la CPV.

Le "Street Porter" et le philosophe

Les entrepreneurs sont plus souvent des visionnaires que des géographes ou des ingénieurs. L'Argentine possède un avantage comparatif, probablement un avantage absolu, dans la production de viande bovine, en raison de son climat, des conditions du sol et de l'abondance des terres dans la pampa. Mais l'Argentine est pauvre. Singapour n'a presque rien et ne produit pas grand-chose. Mais Singapour a mis en place des institutions physiques (installations portuaires, stockage, logement) et économiques (État de droit, droits de propriété, système financier sophistiqué) pour promouvoir la coopération. Et Singapour est riche parce que ces institutions contribuent à créer de puissantes synergies.

On pourrait évidemment faire valoir que Singapour dispose d'un avantage comparatif en matière de commerce en raison de sa situation à l'extrémité sud de la péninsule malaise, reliant le détroit de Malacca à toute l'Asie de l'Est. Mais d'autres nations ne bénéficiant pas d'une telle rente de situation ont utilisé le même modèle. Le Portugal au XVe siècle, l'Espagne et la Hollande au XVIe siècle et l'Angleterre au XVIIIe siècle ont tous bâti des sociétés immenses et prospères en canalisant l'énergie des citoyens vers la coopération. Aucun de ces pays ne jouait bien avec les autres, certes, mais ils ont créé des synergies internes, de sorte que leur prospérité et leur importance dans le monde ont été multipliées bien au-delà de ce que l'on aurait pu attendre en regardant simplement leur population, leur climat ou la qualité de leur sol.

Les humains créent des synergies en favorisant les CPV. L'exemple du philosophe et du portier d'Adam Smith est parfois cité, mais il n'est pas bien compris. Les avantages de la spécialisation ne doivent pas être innés : Le portier aurait pu devenir philosophe s'il avait eu accès aux outils qui favorisent le CPV. L'éducation et la mobilité sociale signifient que le lieu de naissance n'a pas grand-chose à voir avec le lieu de destination.

La plasticité des capacités humaines est au moins égale à la malléabilité des institutions sociales et économiques. Les sociétés humaines ne sont limitées que par ce que nous pouvons imaginer ensemble. Le développement de la spécialisation et l'augmentation conséquente de la capacité de production est un processus socialement construit, comme le "philosophe" de Smith - le résultat de milliers d'heures d'étude, de pratique et d'apprentissage. Le portier de Smith n'a pas échoué à devenir philosophe à cause de l'avantage comparatif. Il n'a tout simplement pas réussi à se spécialiser (ou n'a pas eu la chance de le faire, en raison de préjugés sociaux).

Pour être utile, la coopération doit être destructive

Le défaut de la division du travail est aussi sa vertu. La division du travail et la spécialisation créent un environnement dans lequel seules quelques personnes dans la société sont à peu près autosuffisantes. En outre, la taille du "marché" - plus précisément, l'horizon de la production coopérative organisée - limite les gains de la division du travail et de la spécialisation. Si j'embauche des dizaines de personnes et que j'automatise ma production de garniture pour tarte aux pommes, je peux produire plus que ce que vous, votre famille, votre village ou peut-être même votre nation entière pouvez consommer. Je dois chercher de nouveaux clients, ce qui élargit à la fois le lieu de dépendance et l'étendue de l'amélioration du bien-être résultant de l'augmentation des possibilités d'échanges.

Il en va de même pour les avantages de la spécialisation. Dans un village de cinq personnes, le spécialiste médical peut connaître les premiers secours et disposer d'une trousse composée de pansements et de bandes de compression pour les entorses. Dans une ville de cinq millions d'habitants, les chirurgiens auront inventé de nouvelles techniques pour réaliser des interventions complexes sur la rétine et le cerveau, et des améliorations exotiques de l'apparence grâce à la chirurgie plastique. Un village de 250 personnes peut avoir un homme qui sait jouer du violon ; une ville de 250 000 habitants a un orchestre. La division du travail et la spécialisation sont limitées par l'étendue du VPC.

La force de cette affirmation, directement tirée d'Adam Smith, est la base de l'argument en faveur du CPV. Les gens sont des actifs, pas des passifs. Des populations plus nombreuses, des groupes plus nombreux prêts à travailler ensemble et des zones de coopération pacifique plus étendues permettent une plus grande spécialisation. Quatre personnes dans une chaîne de production peuvent produire dix fois plus que deux personnes ; dix personnes peuvent produire mille fois plus. Des groupes plus importants et une coopération accrue créent des possibilités presque illimitées de spécialisation : il ne s'agit pas seulement de fabriquer des réfrigérateurs, mais aussi de faire de la musique, de l'art et d'autres choses qu'il est difficile de définir ou de prévoir.

Les CPV permettent à un grand nombre de personnes qui ne se connaissent pas de commencer à se faire confiance et à dépendre les unes des autres. Emile Durkheim, le célèbre théoricien social allemand, l'a reconnu explicitement et a noté à juste titre que la partie marchande de la division du travail est l'aspect le moins important de la raison pour laquelle nous dépendons d'elle. Il a déclaré, dans son œuvre maîtresse *La division du travail dans la société*, "les services économiques que [la division du travail] peut rendre sont insignifiants comparés à l'effet moral qu'elle produit, et sa véritable fonction est de créer entre deux ou plusieurs personnes un sentiment de solidarité".

Ce "sentiment de solidarité", c'est la société - une société humaine naturelle, volontaire et sans contrainte. Nous n'avons pas besoin de nations, ni de drapeaux ou d'armées pour assurer notre prospérité. Tout ce dont nous avons besoin, c'est d'une coopération privée volontaire et du sentiment de solidarité et d'interdépendance prospère qui découle de la créativité humaine libérée.

Article : [Coopération sociale \(fee.org\)](http://fee.org) par Sheldon Richman (FEE.org)

"C'est grâce à la coopération et à la division du travail que nous pouvons tous vivre mieux.

Lors du séminaire avancé d'économie autrichienne de la FEE l'été dernier, plus d'un orateur a mentionné que Ludwig von Mises avait envisagé un titre différent pour le livre que nous connaissons sous le nom de *Human Action*. L'autre titre ? *La coopération sociale*.

J'ai déjà entendu cette histoire, mais cette fois-ci, elle m'a fait réfléchir : Le mouvement pour l'économie de marché aurait-il été perçu différemment par le monde extérieur si Mises avait utilisé l'autre titre ? La question étant formulée de manière aussi restrictive, la réponse est probablement non. Élargissons donc la question : Le mouvement du libre marché serait-il perçu différemment si son thème dominant était la coopération sociale plutôt que l'individualisme (robuste), l'autosuffisance, l'indépendance et autres synonymes que nous aimons tant ?
Peut-être.

Il n'y a pas de mystère quant à la raison pour laquelle cet autre titre est venu à l'esprit de Mises. Je n'ai pas essayé de faire le compte, mais je dirais que la "coopération sociale" (ou "coopération humaine") est la deuxième expression la plus utilisée dans le livre. La première est probablement "division du travail", qui est une autre façon de dire "coopération sociale". L'*Action Humaine* est à propos de la coopération sociale ou n'est à propos de rien du tout. La première question abordée par Mises après son exposé introductif sur la nature de l'action elle-même est la suivante...la coopération. Il commence ainsi : "La société est une action concertée, une coopération. . . . Elle substitue la collaboration à la vie isolée - au moins concevable - des individus. La société est la division du travail et la combinaison du travail. En tant qu'animal agissant, l'homme devient un animal social".

C'est par la coopération et la division du travail que nous pouvons tous vivre mieux. Naturellement, Mises a beaucoup insisté sur la nécessité de la paix, puisque l'absence de paix est la rupture de cette coopération vitale. Cela place Mises dans la tradition pacifiste classique-libérale telle qu'illustrée par Richard Cobden, John Bright, Frédéric Bastiat, Herbert Spencer et William Graham Sumner. Mises a écrit dans *Liberalism* :

La critique libérale de l'argument en faveur de la guerre est fondamentalement différente de celle des humanitaires. Elle part du principe que ce n'est pas la guerre, mais la paix qui est le père de toutes choses. . . . La guerre ne fait que détruire, elle ne peut pas créer. . . . Le libéral abhorre la guerre, non pas, comme l'humanitaire, en dépit du fait qu'elle a des conséquences bénéfiques, mais parce qu'elle n'a que des conséquences néfastes.

Compte tenu de l'orientation de Mises, il n'est pas surprenant de le voir attacher autant d'importance à ce qu'il appelle la loi ricardienne d'association. Il s'agit de la loi de l'avantage (ou du coût) comparatif, qui stipule que deux parties peuvent tirer profit du commerce même si l'une d'entre elles est plus efficace dans la fabrication de tous les produits qu'elles désirent toutes les deux.

La clé est le coût d'opportunité. Un avocat qui gagne 500 dollars de l'heure et qui est aussi le dactylographe le plus rapide et le plus précis du monde trouvera probablement avantage à engager une dactylographe. Pourquoi ? Parce que chaque heure que l'avocat passe à taper au lieu de pratiquer le droit lui coûte 500 dollars, moins ce qu'il aurait payé à une dactylo. La dactylo n'est pas confrontée à un tel coût d'opportunité. L'avocat et la dactylo ont donc tous deux intérêt à coopérer. Il en va de même pour les groupes (pays). Les gens découvriront les avantages qu'il y a à se concentrer sur ce qu'ils produisent comparativement de la manière la plus efficace (ou la moins inefficace) et à échanger avec d'autres. Il en résultera une augmentation de la production totale de biens.

Cette loi est un élément important de l'argumentation en faveur du libre-échange international, car elle répond à l'objection selon laquelle un groupe national qui ne peut rien produire aussi efficacement (absolument) que les autres sera exclu de l'économie mondiale. Mais Mises comprenait que la loi de l'avantage comparatif n'était qu'une application de la loi plus large de l'association. Comme il l'a écrit dans *L'action humaine* :

La loi d'association nous fait comprendre les tendances qui ont abouti à l'intensification progressive de la coopération humaine. Nous comprenons ce qui a incité les hommes à ne pas se considérer comme de simples rivaux dans une lutte pour l'appropriation des moyens de subsistance limités mis à leur disposition par la nature. Nous comprenons ce qui les a poussés et les pousse encore à s'associer dans un but de coopération. Chaque pas en avant sur la voie d'un mode plus développé de division du travail sert les intérêts de tous les participants. . . . Le facteur qui a donné naissance à la société primitive et qui contribue chaque jour à son intensification progressive est l'action humaine animée par l'intuition de la productivité supérieure du travail obtenue grâce à la division du travail.

Cette idée apparemment simple conduit à des conclusions contre-intuitives. Grâce au développement de la coopération, les êtres humains sont en concurrence pour

produire, et non pour *consommer*. Mises l'a exprimé avec ma phrase préférée dans *L'action humaine* : "Le fait que mon prochain veuille acquérir des chaussures comme moi ne rend pas l'acquisition de chaussures plus difficile, mais plus facile."

L'expansion de la coopération implique également de traiter avec des étrangers à grande distance, ce qui constitue une incitation supplémentaire à la paix.

Malheureusement, l'accent mis sur la coopération n'est pas ce que les non-libertaires sont susceptibles de "savoir" à propos de l'économie de marché et de la philosophie normative de la liberté. Ils sont plus enclins à les associer à un "individualisme exacerbé" qu'à une "coopération sociale". Je ne doute pas que l'une des raisons principales de cette situation est que nos adversaires, qui savent mieux que nous, *veulent* que le public ait une idée déformée de la vision du monde authentiquement libérale. Lorsque le président Bill Clinton a déclaré (de façon peu sincère) dans son discours sur l'état de l'Union en 1996, "L'ère du grand gouvernement est terminée", il a fait suivre cette phrase de ce qui suit : "Mais nous ne pouvons pas revenir à l'époque où il fallait se débrouiller seul. Mais les êtres humains ont toujours été des animaux sociaux/politiques. Il n'y a pas eu d'époque où les hommes et les femmes se débrouillaient seuls. Le choix est entre l'association libre et l'association forcée.

Bien entendu, les libertaires et les défenseurs de l'économie de marché soulignent l'importance de la division du travail. Néanmoins, nous sommes en partie responsables de la perception erronée du public. Notre rhétorique implique trop souvent l'atomisme, même si c'est par inadvertance (l'individualisme approprié est l'individualisme moléculaire). (Je comprends la valeur des termes "individualisme", "autosuffisance" et "indépendance", mais nous devrions nous rendre compte qu'ils peuvent facilement conduire à des caricatures indésirables. N'encourageons personne à penser que l'idéal libertarien est celui de Ted Kaczynski sans les courriers piégés.

Nous sommes tous confrontés à un avenir incertain. La coopération sociale rend incontestablement cette tâche plus facile que si nous essayions d'y faire face seuls. C'est pourquoi les individus ont formé des organisations d'entraide (fraternelles). Outre la camaraderie, ces groupes offraient ce que l'État-providence prétend timidement et de manière coercitive offrir aujourd'hui : des îlots de sécurité relative dans une mer d'incertitude.

Si les gens soutiennent l'État-providence, ne soyez pas surpris. C'est parce qu'ils ne voient pas de meilleure alternative volontariste. C'est là que les libertariens entrent en jeu.

Nous, les libertariens, aurions peut-être plus de facilité à persuader les autres si nous soulignions que la liberté produit des moyens toujours plus innovants de coopérer pour un bénéfice mutuel et que lorsque le gouvernement domine la vie, la coopération sociale est mise en péril.

Vidéo : [Le rationnel optimiste. Se spécialiser ou se généraliser ? \(youtube.com\)](https://www.youtube.com/watch?v=...)

Dixième partie d'une série de réflexions sur l'économie

L'individualisme est synonyme de tyrannie.

Le théologien baptiste Walter Rauschenbusch a prêché ces mots dans l'opposition chrétienne aux maux du capitalisme et des grandes entreprises. Bien sûr, le contraire est vrai : l'individualisme est la liberté contre la tyrannie. Mais il croyait fermement que l'Évangile promouvait une forme de socialisme chrétien qui est quelque peu [réminiscence dans certains cercles de l'Église émergente](#) aujourd'hui.

Au début du 20^e siècle, le mouvement de l'Évangile social était animé par la conviction que le second avènement du Christ ne pourrait avoir lieu tant que l'humanité ne se serait pas débarrassée de tous les maux sociaux par l'effort humain. Les adeptes appliquaient l'éthique chrétienne aux questions de justice sociale, notamment en ce qui concerne la politique économique.

Comme je l'ai souligné dans l'un de mes [postes récents](#), le mouvement de l'Évangile social s'est rendu coupable de trois erreurs théologiques majeures :

1. L'homme n'est pas si mauvais et Dieu n'est pas si fou.

Dans son livre, [Le Royaume de Dieu en Amérique](#), H. Richard Niebuhr a critiqué l'Évangile social libéral en décrivant son message comme suit : "Un Dieu sans colère a amené les hommes sans péché dans un royaume sans jugement par l'intermédiaire d'un Christ sans croix,

Un Dieu sans colère a introduit des hommes sans péché dans un royaume sans jugement par l'intermédiaire d'un Christ sans croix.

Rauschenbusch et ses disciples avaient tendance à rejeter la responsabilité du péché sur les structures sociétales plutôt que sur la nature humaine. Selon Kyle Potter dans un article du Georgetown College, ils pensaient que les individus ne pouvaient pas quitter une vie de péché tant qu'ils n'étaient pas libérés de la situation sociale et économique qui les avait poussés à pécher en premier lieu. Ce point de vue est en contradiction flagrante avec le concept biblique du péché originel.

2. La restauration culturelle est l'Évangile.

Les adeptes de l'Évangile social semblaient croire que l'Évangile était centré sur l'engagement culturel : si les gens transformaient la culture, alors seulement le Christ serait révélé. Mais cette conception de l'Évangile est trop étroite.

Les chrétiens sont absolument appelés à s'engager dans la culture - c'est le cœur du mandat culturel - mais l'Évangile est plus vaste que cela. Il s'agit de l'histoire de la création de Dieu, de la chute, de la rédemption et de la restauration finale. Rauschenbusch semble accorder trop d'importance à la restauration culturelle et minimiser le rôle du Christ en tant qu'agent de la transformation culturelle.

3. Le salut social est supérieur au salut individuel.

Les théologiens conservateurs considéraient la rédemption comme une affaire strictement entre chaque individu et Dieu, mais *Découvrez les réseaux* disent les progressistes du mouvement de l'Évangile social, *considérait que la rédemption ne pouvait être obtenue que collectivement, par le biais d'un activisme social et politique unifié.*

Bien que Rauschenbusch ait considéré le salut individuel comme important, il l'a toujours considéré comme secondaire par rapport à la réforme sociale. Dans [une récente interview avec la Gospel Coalition](#), Tim Keller rejette cette notion : *...le salut individuel doit rester au centre des préoccupations.*

Bien que le mouvement du Social Gospel ait disparu depuis, une théologie similaire est apparue aujourd'hui dans les cercles de l'Église émergente. Le pasteur Rick Warren a qualifié le Social Gospel soutenu par de nombreuses églises traditionnelles de "marxisme habillé en chrétien". Mais Warren souligne que nous ne devrions pas choisir entre la restauration culturelle et le salut personnel. L'Évangile contient les deux, avec le Christ au centre.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Alors que vous vous efforcez de développer une perspective biblique sur le travail, il est important de garder à l'esprit ces erreurs du mouvement de l'Évangile social. Alors que nous travaillons au nom du Royaume, il est facile pour les idées de l'Évangile social de façonner notre façon de penser sur certains aspects de la foi et de la vocation :

- À l'instar de l'Évangile social, il est facile de commencer à considérer la transformation culturelle comme une fin en soi.
- Si la restauration culturelle devient notre évangile, nous commençons à penser que c'est nous qui construisons le Royaume.

En ce qui concerne la transformation culturelle, l'Évangile social reconnaît à juste titre qu'elle est importante. Cependant, ce n'est pas l'objectif final. Tout ce que nous faisons, toute la transformation à laquelle nous travaillons, doit tendre vers la gloire de Dieu. Dans son article intitulé "[Kingdom Work](#)", Hugh Whelchel souligne ce point en citant Bill Edgar :

Nos engagements culturels sont le reflet de la réalité plus profonde de notre relation avec Dieu.

Cette vision plus nuancée de la transformation culturelle établit un équilibre entre le travail extérieur et le salut intérieur.

Une autre idée courante, mais subtile, sous-entendue dans les enseignements de l'Évangile social est que le Royaume de Dieu est construit par nous. Ce n'est pas le cas. Chaque partie du Royaume, de son établissement à sa construction et à sa consommation finale, est réalisée par le Christ. Il nous utilise comme ses outils dans cette entreprise. C'est une distinction subtile. Nous ne construisons pas le Royaume. C'est Dieu qui le construit et qui se sert de nous.

Tim Keller [explique](#) cela de la manière suivante (c'est nous qui soulignons) :
Par la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, Dieu accomplit pleinement le salut pour nous, nous sauvant du jugement pour le péché dans la communion avec lui, et restaure ensuite la création dans laquelle nous pouvons jouir de notre nouvelle vie ensemble avec lui pour toujours.

Afin d'avoir une perspective biblique correcte sur le travail, nous devons comprendre que c'est le Christ qui conduit le processus, tant au niveau individuel que sociétal. Il "accomplit notre salut" et nous utilise pour restaurer sa création.

Dans mon prochain article, j'examinerai la théologie de la libération en tant que tentative marxiste radicale de promouvoir l'Évangile social.

<http://blog.tifwe.org/three-fallacies-of-the-social-gospel/>